

phoses que les symbolistes leur font subir; les contours se dérobent aux yeux; la réalité et le rêve se confondent et s'achèvent l'un l'autre. Si bien que tous ces poètes ne se laissent absorber et asservir en réalité que par les fictions ensorcelantes de leur propre imagination. Mais ils n'ont jamais senti, comme le Verhæren des *Visages de la vie* et de *la Multiple Splendeur*, leur être fragile et borné entrer et se perdre, en un extatique vertige, dans l'universelle vie qui remplit l'immensité. Ils n'ont jamais senti leur personne muer, leur sang glisser en imitant la sève, leur poitrine respirer à la façon des bois. Ce ravissement du panthéiste, Verhæren l'éprouve dans toute sa force d'exaltation.

Tantôt, aux heures du „Repos“, de la saine et vaillante fatigue, quand de lentes mains de silence et de paix délient les nœuds de ses pensées et que son être se plonge comme en un lac de plénitude, il éprouve d'ineffables délices à s'abîmer dans l'ombre envahissante des choses:

Quelque chose s'affaisse et se déplie en moi,
Se mêle à l'ombre d'or suspendue aux collines,
A la fraîcheur des blancs brouillards de mousseline
Qui recouvrent le fond moussu des vallons froids;
Tout m'est doux et profond en ma mort éphémère
Et mon détachement temporaire du temps,
Où les choses unanimes me reconquièrent
Et me fondent, en un sommeil intermittent.

Tantôt, au contraire — et c'est son état habituel — la conscience de cette intime union et la vision des